

Rose Lohren

L'Afrique dans la tête

Un témoignage mêlant
quête personnelle, découvertes,
amours et nostalgie



Rose Lohren

L'Afrique dans la tête

*Un témoignage mêlant quête personnelle, découvertes, amours et
nostalgie.*

© Rose Lohren, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3910-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'OISEAU DE FER

Ma surprise à peine dissipée en quelques battements de paupières, et le rêve devint réalité. Des vrombissements enthousiastes, des feux d'appel impatients, et la belle carlingue métallique glissait comme un dauphin, se balançait dans l'air du soir. Mon cœur défaillait, écrasé de crainte et d'espoir. Du doute ou de la certitude, lequel serait le plus fort ? Si là-bas, au cœur de l'Afrique, les solitudes revenaient m'envahir... Si, despotes, elles gouvernaient aussi les autres, semblables et différents de moi... Si elles entonnaient des variations sur un même thème... Si l'éternel humain présentait ailleurs un autre conditionnement pour écouler ses vieux poisons... Je m'en allais peut-être en vain réapprendre une leçon déjà connue, simplement réorganisée par un autre maître. Le manuel changerait seulement de couverture par les soins d'un nouveau maquettiste.

Mais l'élan de vie aussitôt me reprenait. Du reste, bien des solitudes provenaient du repli sur soi, du semblable contemplant le semblable. Le monde vivait recroquevillé, encerclé, parce qu'il ne se départait pas de ses œillères. Il tournait en rond, faute d'aller rondement. Rencontrer la Différence devait nécessairement renouer des liens distendus au cours des siècles, brisés aux aléas des temps. La démarche, l'envol, en valaient la peine. Chaque trame et chaque chaîne reconstituées donneraient plus d'ampleur à l'ouvrage. Rire avec l'autre, celui d'ailleurs, abolirait l'étranger en lui, en moi. Rêver ensemble étendrait l'expérience de l'humain, et ferait son sort aux solitudes doublement insensées.

Je me remémorais ce voisin que j'avais stupéfié et intrigué en choisissant de partir, « de vous exiler » avait-il dit, ce voisin vivant sur une planète étrangère à la mienne. Voisin si près et si lointain qui demeurait dans des zones reculées de la conscience. « Quel courage vous avez de partir », s'était-il étonné. Aurait-il pu comprendre combien plus d'endurance et de force il m'aurait fallu pour rester, pour accepter d'être exilée sur place, dans mon propre pays, dans ma ville-mère, à côté de ce voisin même ? « Vous savez qu'ils sont encore anthropophages ? » avait-il ricané avec vulgarité et prétention. « Vous n'avez vraiment pas peur ? » J'épuisais dans ce souvenir tous les clichés qui me navraient, du Noir nu qui m'assommerait du haut d'un arbre, jusqu'au Noir lubrique qui me guetterait au détour d'un buisson. Bah ! Que pouvait-on pour ce voisin dont l'ignorance était mise en lumière précisément par la « civilisation » dont il se revendiquait.

N'était-il pas de la même trempe, ce compagnon de voyage au visage rubicond et boursoufflé d'homme qui boit ? Au jugé, il semblait resurgi d'une

coloniale qui n'y était pas allée par quatre chemins de brousse pour frapper son Noir. Pourtant, son gabarit imposant avait pu dissuader de toute flânerie au champ de coton. Son crâne avait dû se dégarnir dans les miasmes stagnant sous le casque. Ses idées avaient probablement ressemblé à celles du voisin. Une fois appliquées, elles auraient atteint son physique et l'auraient marqué des stigmates caractéristiques de son espèce.

Aurais-je dégagé une atmosphère déplaisante ? Voici qu'un autre passager, un homme d'affaires apparemment, me scrutait d'une rafale de regards mécaniques, seule note de vie, si on pouvait l'appeler ainsi, émanant de son corps encastré, ficelé. Je portais peut-être mon idéal comme un vêtement trop voyant, malséant, inadapté, un peu provocant. Émanait-il de moi des ondes incongrues ? Une naïveté jugée stupide ? Ma petite voix intérieure me guidait-elle ? Ou interprétais-je ?

Nous n'allions sans doute pas tous vers l'Afrique à la même vitesse, même si nous constituions une même « bordée ». Le voyageur était-il dérangé par le rêve qui me précédait en ces contrées mystérieuses ? Mon regard était sans doute trop ardent au gré d'un homme désabusé par les tractations nord-sud, comme on dit, les atermoiements propres aux tropiques. Mon port de tête trahissait-il la douceur des sentiments qui m'animaient d'avance à l'égard des rencontres futures ? Agaçait-il cet homme positif rompu aux affaires juteuses, habitué aux profits strictement matériels ? Arriverait-il au cœur de l'Afrique à un rythme humain, en prenant le temps de réfléchir à sa mission, ou se cantonnerait-il dans une zone incertaine, intermédiaire entre deux mondes, sur une sorte de comptoir tremblant sous l'action de bras se tendant et se détendant dans des directions opposées, comme la machinerie d'une locomotive ? S'engluerait-il dans la boue des lots avariés de marchandises négociées, parfois extorquées ? Comprendait-il confusément que je m'en allais pour discréditer son œuvre, non pas directement, mais d'une manière lente, diffuse ? De son vivant, il ne souffrirait jamais de cette action, mais le choc des idées est parfois dans l'air.

Celles-ci effraient quelquefois inconsciemment, comme cela, pour elles-mêmes et ce qu'elles engendreraient si on les laissait mûrir, prendre corps ; même si l'on affirme ne pas leur accorder d'importance, et si l'on est satisfait du succès et de l'apparente invulnérabilité de son propre credo, quelque part, en un point inavoué de la carapace, il est une incertitude, une fragilité cachée ; assez de doute pour être dérangé par ce qui exprime un quelconque désaccord. Ce ne sont pas nécessairement des paroles, mais seulement une allure, un style, des gestes. Ce genre de message est saisi même par des hommes positifs. L'intuition est

aussi au service des affaires de ce monde. Je comprenais les échanges muets avec mes compagnons de fortune comme une introduction à mon séjour. En me rejetant pour ainsi dire magnétiquement, ils ne révélaient guère de dispositions pour accueillir une culture étrangère, appellation qu'ils n'entendraient d'ailleurs qu'à contrecœur.

Discrètement posée sur son fauteuil, une sœur missionnaire caressait du regard, de l'âme, des feuillets écrits en gros caractères, un texte sacré sans doute, tant la ferveur creusait l'orbite et les joues. Papillon blanc adhérent à peine au siège, cette religieuse corrigeait, par sa présence, mes premières impressions. La saison étant encore tiède en France, elle avait déjà revêtu la tenue légère et lumineuse qui enveloppe les missionnaires d'un halo de spiritualité particulier.

Je m'imprégnais de ce silence qui imposait le recueillement au milieu de ce qu'il convenait, plus que jamais, d'appeler le « monde ». Je m'étais souvent interrogée sur le mystère de la vocation religieuse et sur la sérénité de certains visages pieux. J'aurais aimé engager la conversation, mais je n'osais m'immiscer dans une contemplation si profonde. Une étrange responsabilité se mettait à sourdre du fond de moi-même, quand j'imaginais la vie dévouée de la missionnaire ; elle devait être détachée de ce qui n'était pas l'Afrique et les Africains ; son champ d'action, son terrain de prédilection pour servir Dieu, était choisi, circonscrit ; elle était spécialisée pour ainsi dire. Je me sentais hors de cette sphère, trop peu dépouillée pour y entrer. L'air vague et indifférent dont l'œil missionnaire me survolait me confirmait cette impression. Aurais-je été irrémédiablement blonde, un brin trop jolie pour être absoute ?

Dans cet avion s'ouvrait tout l'horizon du possible. C'était un lieu où le passé s'éloignait et se rétrécissait comme les paysages que je suivais du regard, où l'avenir était encore vierge. Un sentiment de délivrance me submergeait. Des hauteurs bienfaisantes, je repoussais du talon, semblait-il, les solitudes et leurs murs de cauchemar. La famille et ceux d'avant devenaient inoffensifs, enfermés dans les maisons lilliputiennes que je survolais. Avec l'éloignement, tous acquéraient à mes yeux une bonhomie nouvelle que je ne leur avais jamais remarquée auparavant. Les villes aux contours arrondis et embrumés s'humanisaient, prenaient l'air bon enfant des pays de vacances, terres d'accueil souriantes où visiteurs et autochtones échappent aux rivalités. Quand on quitte son pays, on devient un peu comme un étranger qui s'éloigne, bienveillant envers ceux qu'il ne reverra plus.

Avec la distance vient la relativisation ; de même que la taille des agglomérations se réduit, l'importance de ce qu'on a vécu dans sa ville

s'estompe. La vue aérienne incline la méditation vers l'ordre et la synthèse. Les souvenirs du passé se trient, s'organisent, pour être maîtrisés par la conscience ; l'essentiel se sépare progressivement de l'accessoire. Il ne reste plus qu'une perspective d'ensemble des expériences, les moments principaux marqués d'émotions fortes. Je comprendrais plus tard la vanité des chagrins personnels, qui ne pèsent plus très lourd mêlés aux souffrances du vaste monde, la valeur de ma famille comparée aux ignominies de bien d'autres. Les vertus de ma région, secrète, un peu bougonne, sans esbroufe, m'apparaîtraient au contact des promesses mensongères et de la désinvolture.

Dans l'avion, je faisais le point. J'étais inaccessible à ce qui m'avait submergée autrefois ; je le contenais maintenant dans la zone du discernement. Même les malaises venus de quelques emplois inadaptés à mon caractère étaient anodins. Je n'avais tout simplement pu accepter d'être reléguée dans un couloir obscur d'un bureau d'études ; ni de m'empresser aux ordres d'un ingénieur réclamant mes services en sonnant impérieusement ; ni d'être l'unique point de convergence des travaux de son aréopage d'architectes et de dessinateurs, encore moins de subir leurs plaisanteries salaces. J'avais pensé que passer de cet univers d'hommes à un monde féminin était une bénédiction. J'avais ignoré qu'un internat de jeunes filles pouvait ressembler à un corps d'armée, surtout lorsqu'il était implanté dans une ancienne caserne. Je me souvenais, narquoise, de la déontologie militaire qui structurait cet établissement de femmes. J'y avais joué, à regret, le rôle de surveillante-sous-lieutenante soumise au joug de la surveillante-générale toute-puissante. Du haut de mon vol, je souriais au timide mouton exposé au loup, se réfugiant dans sa chambre-bergerie pour se soustraire aux vociférations et à la crainte.

C'était dans les internats que j'avais fait mes premières expériences politiques. J'étais passée de l'internat-caserne à l'internat-maison du Bon Dieu. J'avais ainsi compris les caractères du régime arbitraire et ceux du régime démocratique. Ces expériences avaient déterminé mes choix intellectuels. Auparavant, j'avais obéi aux tendances de mon tempérament, qui m'orientaient naturellement vers la douceur et l'égalité. Ensuite, ces inclinations individuelles s'étaient élargies à l'échelle sociale et s'étaient donné une armature culturelle.

Suspendue entre terre et ciel, j'arpentais en pensée le chemin menant du passé à l'avenir, attentive au présent qui célébrait mon baptême de l'air. Des idées humanitaires se mêlaient au besoin de poursuivre une démarche personnelle ; le désir d'apporter à un peuple le meilleur de moi-même cohabitait avec celui d'une solitude que je me réapproprierais pour la transfigurer. Celle-ci m'apparut

comme une condition d'ouverture et de disponibilité envers tous. Dégagée de toute obligation familiale, je pourrais me livrer librement à des occupations altruistes.

Je me sentais élevée au-dessus de moi-même et remplie d'une joie étrange, où se glissait peut-être l'orgueil d'une jeune vingtenaire qui voulait s'éprouver ; j'appréciais sans doute l'image valorisée de ma personne que me renvoyait mon dévouement futur ; j'étais au fond assez fière d'oser franchir ce pas essentiel de mon existence, à une époque où cela était encore rare, marginal. Les questions des autres : « Comment vivrez-vous sans distractions, isolée au fond de la brousse ? » ou « Pourrez-vous renoncer au confort de la vie moderne, à l'électricité ? » avaient défié mon amour-propre. Je comprendrais si réellement les biens matériels étaient indispensables au bonheur. J'expérimenterais les capacités de ma vie intérieure, ma force intrinsèque. Je saurais si, démunis de confort, les habitants de la brousse vivaient plus ou moins heureux que les peuples nantis.

Ce qui, plus que tout, avait suscité l'inquiétude et la pitié de mes « protecteurs » était mon séjour dans une mission, « au couvent » avaient-ils dit pour dramatiser. « Restez donc au pays, mariez-vous, ayez des enfants, comme tout le monde ! N'êtes-vous pas bien ici ? » « Mais c'est pure folie ! Vous êtes trop mignonne pour aller vous perdre chez les sauvages ! » J'avais alors repensé à l'ami espagnol avec qui j'aurais pu rester, non pas au pays, mais dans un rayon jugé convenable. Mon *caballero* en avait décidé autrement, tandis que le destin avait guidé mon choix ; quand il s'était ravisé, trop tard, les morceaux de chagrin n'avaient pu reconstituer l'amour d'origine. Évidemment, dans un établissement religieux, le quotidien a la réputation d'être strict, austère. Pourtant, les lettres de l'archevêque qui m'avait engagée respiraient la douceur et la simplicité ; c'était certainement la bonté évangélique. Les prêtres et les sœurs à qui j'avais eu affaire jusqu'alors s'étaient distingués par leur sévérité, voire leur aigreur. Le missionnaire délégué qui m'avait contactée dégageait, lui, une joie communicative. La vie communautaire promettait d'offrir, sous les tropiques, des agréments autres que sous des cieux maussades. De toute façon, les solitudes étaient pires qu'un bon « couvent » ; un tel lieu était propice à la solitude fructueuse.

J'avais refusé la faveur qu'on m'avait accordée de rester dans la capitale. J'allais délibérément au cœur d'une culture, vers l'Afrique authentique, en brousse. Je pressentais quel cadre était adapté à ma quête. La retraite volontaire rassemble l'être et favorise le lien avec l'universel mieux que la foule.

Intuitivement, je sentais que je devais traverser une route âpre, dépouillée, exigeante, pour communiquer avec le monde en profondeur. J'étais intimement persuadée que je m'ouvrirais de l'intérieur, que cette rencontre avec moi-même, de nature spirituelle, viendrait d'une solitude choisie, non plus subie.

Tant pis si ma route personnelle était déviée, si l'itinéraire traversait un pays lointain. Je n'étais pas vouée à l'exil, ce mot recouvrant un éloignement imposé, une mise à l'écart douloureuse. Certes, je m'interrogeais sur la part exacte de liberté qui avait présidé à ce départ. J'étais bien sûr disponible, dégagée de toute obligation familiale et professionnelle. J'étais aussi intérieurement prête pour cette expérience. L'occasion de partir s'était présentée au moment où je ressentais un vif besoin de me renouveler, de rompre avec mon passé. Mon départ n'avait-il pas alors ressemblé à une nécessité ? J'étais assez disposée à croire qu'une volonté venue d'ailleurs veillait à la réalisation de ma destinée, que mon étoile avait un projet pour moi. Mon âme, peut-être naïve ou encline aux explications immatérielles, aimait à se sentir une vocation.

Le jour se levait dans l'avion, sur mon insomnie. Trop de pensées et d'émotions m'avaient tenue en éveil. Mais je me sentais l'esprit léger, net, comme si j'avais opéré le classement de moi-même. Je venais de donner à chaque question l'espace et les proportions qui lui revenaient. J'avais dilaté puis comprimé mon existence tel un accordéon, en réaccordant cette musique déconcertante une nuit durant. La sœur gardait son air paisible, un rien absent. Son attitude était simplement plus abandonnée, après dieu sait quels dialogues secrets. Je ne réussissais toujours pas à capter son attention ; pourtant cela m'aurait apporté du réconfort. L'homme d'affaires s'ébroua avec ostentation pour sortir de son mauvais sommeil. Son visage était maintenant plus dur, ravagé par une nuit difficile. Fragilisée par la fatigue, je pris peur, ressentant de façon décuplée le danger que pouvait représenter un tel homme. J'étais peut-être bien jeune et mal aguerrie pour affronter les courants négatifs du tout-venant.

Et soudain les doutes me reprenaient pour me dominer. La force de mon idéal, ma foi, ne seraient-elles pas restées adolescentes ? Feraient-elles le poids contre les forces antagonistes que je lisais sur certains visages ? Puiserais-je assez de ressources en moi pour livrer ce combat ? La solitude était une arme à double tranchant. Alors, la conscience aiguë des risques encourus m'empoignait à la gorge. Je me trouvais soudain absurde de spéculer sur mes chances de bonheur dans cette voie. La grande rencontre, l'amour dans la différence n'étaient peut-être que des vues de l'esprit, de vaines chimères tout juste bonnes à soutenir des têtes défaillantes ; ou le fait de présomptueux s'imaginant se différencier du

commun, en empruntant des voies rares et tortueuses. Je me demandais, troublée, à quelle catégorie j'appartenais. Pourtant, je ne m'étais jamais fait l'effet d'une timorée. Pour moi, ce départ signifiait un bouleversement dans ma vie, une gageure. Ce qui m'accaparait caractérise les grandes étapes d'un cheminement ; c'était un peu comme les questions de dernière heure que se posent un futur marié avant le serment, un prêtre avant l'ordination, celui qui va embrasser une carrière longue et exigeante. Dans mon incertitude, je me surprénais à raisonner comme ceux qui désapprouvèrent mon départ.

L'avion amorçait un vol ondoyant, qu'il étirait indéfiniment en vagues molles. Cela me rappelait la chenille des foires qui avait enchanté mon enfance encore proche. Je m'étais alors délectée de la même sensation de crainte mêlée de joie venant du goût du risque et de la satisfaction de me vaincre. Elle participait du plaisir de l'aventure qui s'était révélé à moi au temps où je sillonnais les routes européennes en auto-stop avec une amie. Je retrouvais cette jouissance indescriptible de m'échapper vers la liberté, cette exaltation juvénile qui régénère le corps et l'âme.

Avais-je l'âge ou le tempérament à comprendre les charmes d'une vie aménagée autour d'une famille, d'un homme, d'une maison ? L'amour m'avait-il aveuglée ? Les points de fixité me paraissaient seulement constituer des havres pour trier les souvenirs, faire mon miel après avoir butiné. Ils constituaient des axes de stabilité qui me ramenaient à une origine, à des racines et à un tronc commun ; preuve intermittente que je ne flottais pas, que je pourrais toujours m'ancrer quelque part, le moment venu. Je ne m'interrogeais pas encore sur une origine plus profonde de mon besoin de fuite. Plus tard, j'associerais mon départ à une souffrance qui montait parfois du fond de moi-même. Je comparerais alors certains grands voyages à du désespoir déguisé, dont on réchappe parfois pour renaître grandi ; à des voyages initiatiques comportant des épreuves auxquelles on doit satisfaire pour accéder à des états de conscience nouveaux. J'étais partie d'instinct, comprenant que certains êtres ont besoin de ruptures pour progresser, tandis que d'autres atteignent leur vérité dans la continuité ; à la manière des toupies, les premiers trouvent leur équilibre dans le mouvement, qui est agitation, malaise et vide pour les autres.

À mesure que se réduisait la distance qui me séparait du cœur de l'Afrique, je recouvrais mon aplomb. Je me persuadais que, sur le sol ferme, je prendrais vraiment conscience que reculer était impossible, et qu'il s'agirait de prendre ma part de destin à bras-le-corps. J'étais de nouveau pénétrée d'un flux de courage et d'une immense bonne volonté. Armée de résolutions positives, émoustillée à